

s'il en revient, c'est que le bon Dieu ne sera pas juste, ce qui est matériellement impossible.

M. de Mailly, en quittant l'hôtel de la chanoinesse, avait donné quelques ordres pour que le chevalier fût transporté chez lui à la nuit tombante ; et une fois arrivé dans la rue, il dit à Raoul :

— Vous arrivez à Paris, vous n'y connaissez personne, et par conséquent vous ne devez avoir aucun engagement pour la journée ?

— Aucun, monsieur.

— Me permettez-vous de vous emmener chez moi et de vous offrir à dîner ?

Le jeune homme hésita.

— Mon jeune ami insista affectueusement le vicomte, j'ai été votre parrain tout à l'heure, peut être serai je votre ami demain ; me refuser serait me faire injure.

— J'accepte, en ce cas, dit Raoul.

Et il renvoya Coquelicot à l'hôtellerie de la *Croix du Trahoir*, et suivit le vicomte, auquel une mystérieuse sympathie le liait déjà. Le vicomte de Mailly habitait un petit hôtel situé sur la rive gauche de la Seine, à peu près en face de la Cité et tout au bout de la rue Saint-Jacques. Il vivait seul depuis longtemps, et rarement un ami pénétrait chez lui. Deux domestiques mâles, un jeune homme de seize ans et un vieux serviteur de sa famille, composait toute sa livrée.

Son existence était des plus retirées, et il ne se montrait que fort rarement aux fêtes de la cour. Rarement aussi, il allait voir sa sœur, Mme de Mailly, laquelle, bien que fille, portait le titre de dame, grâce à son bénéfice de chanoinesse. Le vicomte avait trente ans, la chanoinesse dix-neuf ou vingt. Orphelins de bonne heure, ils avaient été élevés tous deux par une vieille parente, la marquise de Pré Gilbert qui, à cette époque encore, servait de chaperon à la jeune chanoinesse, et habitait avec elle l'hôtel de la place Royale. Le vicomte était entré d'abord aux gardes de Son Eminence le cardinal de Richelieu ; puis des gardes il avait passé aux mousquetaires du roi, dans lesquels il avait servi deux ans. Un jour enfin, il s'était démis de sa charge de brigadier et avait disparu de la cour depuis plusieurs années.

A partir de cette époque, une existence mystérieuse avait commencé pour lui. Il avait voyagé, couru l'Italie et l'Allemagne : seul, selon les uns, selon d'autres en compagnie d'une jeune femme que nul ne connaissait au Palais-Royal ni même à Paris. Puis il était revenu, et s'était pris à mener cette existence solitaire dont nous parlions tout à l'heure. Le vicomte était riche, il passait pour un homme triste, original, bizarre. On ne lui connaissait qu'un seul ami, le chevalier du Vernais ; encore le voyait-il fort peu, et l'on prétendait même que, s'il était son ami, le chevalier n'était pas le sien. Quelques personnes prétendues bien informées juraient, en outre, qu'un lien mystérieux unissait les deux gentilshommes, et que sans l'existence de ce lien, leur amitié se fût brisée depuis longtemps. Mais tout cela n'était que vagues rumeurs ; au demeurant, on ne savait nulle part, au juste, quelle était la façon de vivre du vicomte, quelle cause attribuer à sa tristesse, et par quel bizarre caprice d'humeur il fermait impitoyablement sa porte à tout le monde.

Ce fut donc dans le petit hôtel de la rue Saint-Jacques, au bord de l'eau, que M. de Mailly conduisit Raoul. Il était près de cinq heures lorsqu'ils y arrivèrent. Le valet qui vint ouvrir à son maître témoigna quelque étonnement de le voir suivi d'un gentilhomme, car le vicomte rentrait toujours seul ; mais Raoul, qui ne savait absolument rien des habitudes de son nouvel ami, ne put y prendre garde. Il fallait que le jeune Blaisois eût inspiré une sympathie bien vive au vicomte pour qu'il l'introduisit chez lui ; mais il avait parlé de Blois, et ce nom avait eu un pouvoir magique sur M. de Mailly. Ce dernier conduisit le page dans une petite salle située au rez-de-chaussée de l'hôtel, et adjourée sur les jardins par trois grandes portes-fenêtres. Le jardin était ombrueux, embaumé, silencieux ; la salle, au contraire, était triste, sombre, tendue d'une étoffe brune qui amortissait la clarté venant du dehors, et ornée de cet ameublement gothique en vieux chêne, qui est si froid à l'œil et au cœur.

Le vicomte passait sa vie dans cette salle, et ne la quittait que pour entrer dans sa chambre à coucher, qui lui était attenante. C'était là qu'il prenait ses repas d'ordinaire. La tristesse froide de ce lieu, en opposition avec la gaieté calme du jardin, serra douloureusement le cœur de Raoul, et, malgré son peu d'expérience, il devina que le vicomte devait avoir un grand chagrin dans sa vie, tant il était pâle et soucieux depuis qu'il avait pénétré dans cette salle.